

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
« C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois » 50

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A NOS ABONNÉS

Avec ce numéro se terminent les abonnements partant du n° 1. Nous le rappelons sur la bande du présent numéro.

Nous rappelons qu'à partir du prochain, les abonnements seront fixés ainsi qu'il suit :

Trois mois, 0 fr. 75.

Six mois, 1 fr. 50.

Un an, 3 francs.

Seuls seront exonérés de ce nouveau tarif les abonnés ayant renouvelé leur abonnement avant l'apparition du prochain numéro.

Le Bétail Patriotique

A la caserne ! A la caserne !
Va, gars de vingt ans, mécanicien ou professeur, maçon ou dessinateur, étends-toi sur le lit...

...Sur le lit de Procuste.
Tu es trop petit on va t'allonger.
Tu es trop grand... on va te raccourcir.
Ici, c'est la caserne... on n'y fait pas le malin, on n'y crâne pas... tous égaux, tous frères...

Frères en quoi ? En bêtise et en obéissance, parbleu.
— Ah ! ah ! ton individu, ta tête, ta forme ! ce qu'on s'en fout. Tes sentiments, tes goûts, tes penchants, à vau-l'eau.

C'est pour la Patrie... qu'on te dit.
Tu n'es plus un mouton. Tu es à la caserne pour servir la patrie. Tu ne sais pas ce que c'est, tant pis pour toi. D'ailleurs tu n'as pas besoin de le savoir. Tu n'as qu'à obéir.

Tête droite. Tête gauche. Les mains dans le rang. Repos. Mange ! Bois ! Dors !
Ah ! tu parles de ton initiative, de ta volonté. Connais pas ici, il n'y a que la discipline.

Quoi ! Que dis-tu ? Que l'on t'a appris à raisonner, à discuter, à te former un jugement sur les hommes et les choses ? Ici, on la boucle, on la ferme. Tu n'as, tu ne dois avoir d'autres appréciations, d'autres jugements que ceux de tes chefs.

Tu ne veux, tu ne peux suivre que ceux dont tu as reconnu la compétence après expérience ? Pas de blague ici, mon petit. Tu as un moyen mécanique pour savoir à qui obéir... Compte les filaments d'or qui sont sur la manche d'un dolman.

Qu'as-tu donc encore ? On t'a appris à ne pas avoir d'idole, à ne rien adorer ? N'importe, courbe ton corps, baise le sol, suis respectueusement, c'est le symbole de la patrie, l'idole du vingtième siècle, l'icône démocratique. Ça, mon ami, c'est la forme républicaine de l'étendard de Jeanne d'Arc.

Allons, dépose ton esprit, ton intelligence, ta volonté à la porte... Tu es du bétail... on ne te demande que de la laine...
Entre... et ne pense plus.
A la caserne ! A la Caserne !

L'armée n'est pas dressée en face de l'ennemi de l'extérieur ; l'armée n'est pas dressée en face de l'ennemi de l'intérieur ; l'armée est dressée en face de nous-mêmes ; en face de notre volonté, de notre « moi ».

L'armée, c'est la revanche de la foule contre l'individu, du nombre contre l'unité.

L'armée ce n'est pas l'école du crime ; l'armée ce n'est pas l'école de la débauche, ou si elle est tout cela, c'est bien le moindre de ses défauts ; l'armée c'est l'école de l'obéissance, c'est l'école de la veulerie c'est l'école de l'émasculatation.

Malgré la famille, malgré l'école, malgré l'atelier, il reste un peu de sa personnalité en chaque homme ; de temps en temps des mouvements de réaction se produisent contre le milieu. L'armée, dont la caserne est le local, vient achever cette œuvre d'annihilation de l'individu.

L'homme de vingt ans a cette virilité générale qui lui permet de s'employer au développement d'une idée. Il n'a pas les entraves de l'habitude, les affaiblissements du foyer, le poids des années. Il peut pousser sa logique jusqu'à la révolte. Il a, en lui, la sève prête à faire éclater les bourgeons et éclore les fleurs.

Au détour de la route, on lui tend le traquenard de la Patrie, le piège de l'armée, la souricière de la caserne.

Alors, toutes les facultés sont enravées. Il ne faut plus penser. Il ne faut plus lire. Il ne faut plus écrire. En aucun cas il ne faut avoir de volonté.

Depuis la pointe des cheveux, jusqu'à celle des pieds, tout votre corps appartient à l'armée. Vous ne choisissez plus la coiffure ni la chaussure qui vous plaît. Vous ne portez plus le vêtement ample ou serré à la taille. Vous ne mangez plus votre pain peu cuit ou brûlé ? Vous ne vous couchez plus à l'heure de votre sommeil... Il y a une chaussure, une coiffure, un vêtement d'ordonnance. Le pain se fait en des fourrées communes et l'heure de votre repos est fixé depuis des ans.

Qu'est cela ? Affaire d'endurance !
Mais voilà pire... Dans la rue vous ne parlerez pas à qui vous voulez ! Vous n'entrez pas dans le local qui vous plaît ! Vous ne lisez pas la feuille qui vous intéresse ! Vos fréquentations, vos rendez-vous et vos lectures aussi sont d'ordonnance !

Et si par hasard vous êtes pris de troubles sexuels, il y a le bordel des soldats et celui des officiers, comme il y a aussi des lieux différents pour s'alcooliser.

Tout est réglé, tout est prévu. L'individu est assassiné. L'initiative est morte.

La caserne est l'étable du bétail patriotique. Il sort de là un troupeau qui est à former le bétail électoral.

L'armée est l'instrument redoutable dressée par les gouvernants contre les individus ; la caserne est la canalisation des forces humaines de tous au profit de quelques-uns.

On y entre homme, on y devient soldat, on en sort citoyen.

Albert LIBERTAD.

La Mort du Soldat Mollier

Pauvre pioupiou ! Triste pioupiou ! Sa mort tragique sur le champ de grève de Grenoble vient à point servir d'enseignement aux conscrits qui partent en ce moment pour la caserne.

Il y a un an, lui aussi, il quittait le foyer paternel, peut-être joyeux d'aller servir la France.

La France ! Dans sa famille, à l'école, dans les journaux, partout, on lui avait

appris à avoir pour ce nom un véritable culte ; on lui avait enseigné qu'il faut être prêt à donner son sang jusqu'à la dernière goutte pour protéger contre les étrangers le patrimoine de bien-être, de gloire, de liberté que symbolisait à ses yeux de dupe ce mot magique.

Personne ne lui avait dit que toutes les patries se valent, ou à peu de chose près ; que la patrie française n'est pas sensiblement supérieure — si même elle l'est — aux patries voisines ; et que la patrie russe elle-même, longtemps si en retard, était en train de devenir une patrie qui avant peu ne vaudra ni plus ni moins que les autres patries européennes.

Personne ne lui avait appris que les pauvres n'ont pas de patrie ou que, s'ils en ont une, la patrie c'est pour eux le travail de bête de somme alternant avec le chômage, la dime au propriétaire, la dime au patron, la dime à l'intermédiaire qui revend très cher la marchandise achetée à vil prix, la dime au percepteur, l'ignorance et la servitude.

A la caserne on le dressa à l'obéissance passive par des exercices de chiens savants ou à coups de punitions ; on en fit vite une bête peureuse, tremblante devant ses chefs, n'ayant ni volonté, ni conscience.

Un jour, son régiment fut appelé aux grèves de Grenoble ; ses frères de travail, les ouvriers de Grenoble, réclamaient un peu plus de bien-être, des journées de travail moins longues, moins abrutissantes, moins mal payées ; dans un bel élan, toute la classe ouvrière de Grenoble s'était levée, menaçant le patronat de le secouer rudement s'il ne montrait un peu d'esprit conciliant, un peu d'humanité.

Le malheureux pioupiou, ouvrier de la veille, abêti et déprimé par un an de caserne, n'eût pas un sursaut de colère et d'indignation, quand on lui demanda, à lui, fils du peuple, d'aller mûter ses frères de misère, d'aller les réduire par l'intimidation à capituler devant leurs seigneurs.

Il ne comprit pas l'indignité de l'acte qu'il allait commettre, ou s'il le comprit, il eut peur ; pauvre animal habitué à obéir et à trembler, il obéit et trembla une fois de plus.

La peur du conseil de guerre étouffa en lui tout sentiment de solidarité envers ceux de sa classe.

Il obéit sans hésitation ni murmures, comme l'exige la discipline.

Par lui et ses camarades, la foule des parias de l'usine fut privée du droit de réunion, bousculée, chargée, piétinée, jetée en pâture aux tribunaux correctionnels, jugeant avec la rapidité et la sévérité des cours martiales.

Tout à coup, un pieu lancé par la main d'un gréviste exaspéré vint fracasser le crâne du malheureux Mollier.

La bourgeoisie, dont il s'était fait le chien de garde contre ses frères de travail, fit attacher sur sa poitrine de moribond — suprême injure ! — la médaille militaire.

Puisse cette fin lamentable et peu glorieuse inspirer aux conscrits qui vont partir des résolutions viriles !

Puissent-ils être assez courageux pour préférer les risques du conseil de guerre à la besogne pernicieuse de chien de garde du capital !

Gustave HENVÉ.

Camarades, lisez et faites

lire "L'ORDRE".

A BIENTOT !

Une servante se précipita vers la ferme, et au père Lecam hébété, à sa femme tremblante, cria les mains au ciel : « Voilà les gendarmes ! »

Les deux vieux étaient encore debouts pétrifiés par la nouvelle, lorsque les représentants de l'autorité entrèrent. C'étaient les deux gendarmes classiques, solennels et bêtes, guindés dans la livrée, le front obtus, entêtés dans l'idée unique de la consigne, braves gens au demeurant, bons époux et bons pères.

Tremblant de toute sa vieille carcasse usée le père Lecam offrit des chaises qu'on refusa poliment, puis le brigadier dit, la voix grave :

— C'est par rapport à votre petit gars, père Lecam, qu'on nous envoie ici. Il ne s'est pas présenté à son régiment et nous devons l'y conduire puisqu'il fait la mauvaise tête. Allons, appelez-le vite que nous l'emmenions...

La voix brisée, la vieille femme interrompit l'homme : « Nous n'avons plus que lui, monsieur, et c'était bien dur de le voir partir alors que nous voilà trop vieux pour travailler. Pourtant on l'aurait laissé partir, notre petit gars ; on est des pauvres gens, pas vrai, et quand on est commandé on doit obéir même lorsqu'on ne comprend pas. Seulement le petit n'a point voulu. C'est jeune, ça a des idées bien drôles et ça veut n'en faire qu'à sa tête... »

Bénévolement, le brigadier avait laissé passer le flux de paroles. Pourtant, il arrêta la mère Lecam :

— Tout ça, voyez-vous, la mère, ne me regarde point. Je sais bien que lui parti il vous faudra prendre un garçon de ferme et que ça vous sera rudement difficile, mais je n'y peux rien. C'est la loi et tous doivent s'y soumettre ; appelez-le vite, nous sommes pressés.

— Il n'est pas ici, dit le vieux.
— Allons, s'impatienta le gendarme. Je vous dit que nous sommes pressés. Où est-il ?

— Il n'est pas ici, répéta, monotone, le grand-père tout pâle.

Sur le seuil disjoint se bousculaient déjà les femmes du village que le besoin de savoir avait amenées. Les ailes des bonnets blancs s'agitèrent et un bourdonnement contenu de voix montait sous les solives noircies.

Impatienté, le brigadier réitéra sa demande.

— Mais où donc est-il ?

Le vieux ouvrait déjà la bouche pour redire son ignorance, lorsqu'un chuchotement venu du groupe de curieuses fit se retourner les gendarmes. Les yeux brillants, une comère venait de hasarder :

— Le gars Lecam ! On cherche le gars Lecam. Il n'est pas loin pour sûr. Moi, j'irais les yeux fermés chez la Sauvage.

— Chez la Sauvage ? interrogea, impérial, le gendarme.

Sous le regard douloureux du vieux et de la vieille, la femme baissa les yeux, mais répéta :

— Bien sûr, chez la Sauvage, de l'autre côté de la route, à cinq cents mètres. Mon homme l'a vu hier soir...

Raides, pénétrés de leur importance, les gendarmes sortirent, sans un regard pour les vieux, qui, brisés, les yeux gonflés de larmes, s'affaissaient lourdement sur la pierre de l'âtre.

La porte de la bicoque s'ouvrit toute, et sur le seuil parut une grande fille robuste,

singulièrement attirante. C'était la Sauvage. On l'appelait ainsi parce qu'elle parlait peu, ayant aux lèvres un pli de dédain pour tous les habitants du village. Elle était venue dans le pays depuis des années déjà avec un vieux, peut-être son père — nul n'en était certain — qui mourut bientôt, la laissant seule dans une maison branlante, au milieu de paysans méfiants et hostiles, avec, pour compagnie, des lapins et des poules, une chèvre blanche et deux gros chats. Elle vivait sans se soucier jamais de l'opinion des autres, méprisant tout ce que les paysans respectaient, passant indifférente devant l'église qu'elle semblait ignorer, prenant aux arbres des vergers les fruits qui lui semblaient savoureux, aux champs, les pommes de terre, le maïs doré et les herbes parfumées. Elle se riait des gendarmes et de la loi, trop lesté pour qu'on pût la prendre, trop pauvre pour qu'on se donnât la peine d'intenter des procès.

C'était, pour les paysans, une fille étrange, incompréhensible, tellement différente d'eux qu'ils la pensaient folle et quelque peu sorcière, si belle et si forte que les femmes la jalouaient, l'accusant d'impudeur et que les jeunes hommes la regardaient passer avec des yeux luisants. Mais nul n'osait l'approcher. Ses regards ironiques les inquiétaient et ils y lisaient trop son dédain pour les êtres bornés, avarés et méchants qu'ils étaient.

Elle fut à Jean Lecam. Il était plus jeune qu'elle, meilleur que les autres, d'une intelligence plus affinée. Elle se donna à lui, simplement, sans paraître céder à regret comme font les filles, dans les fossés herbeux.

*
*
*

Droite sur le seuil, la Sauvage regardait l'Autorité et l'escorte de commères aux yeux brillants de curiosité. La lèvre peut-être plus dédaigneuse, elle restait néanmoins calme, sans fièvre, et devant elle, le brigadier balbutia d'abord. Enfin elle comprit : — Le fils Lecam est chez vous, n'est-ce pas ?

Les visages se tendaient dans le groupe aux aguets. Une curiosité méchante, aiguë transfigurait les visages ternis et brûlés.

— Jean Lecam est ici.

— Laissez-nous donc entrer que nous l'emmenions.

— Où donc voulez-vous l'emmenier, et pourquoi ?

Elle parlait doucement, et pourtant ses questions irritèrent l'homme. Brutal, il dit :

— Ça ne doit guère vous occuper, la fille. Jean Lecam doit nous suivre. Nous l'emmenons au régiment. Retirez-vous de là que nous entrions.

Il esquissa à peine un geste pour se faire passage. La grande fille, de ses bras robustes, l'écarta et la voix dure, les yeux chargés de colère :

— Vous voulez l'emmenier ? Au régiment, n'est-ce pas ? Vous voulez qu'il apprenne à tuer des hommes, vous voulez en faire un chien de garde pour les riches contre nous autres ? Vous voulez qu'il aille se salir au contact de brutes, vous voulez surtout qu'il aille apprendre à obéir, qu'il devienne une machine, un idiot comme vous, comme tous ceux qui nous entourent ? Cela ne nous plaît pas. Il ne nous plaît pas, entendez-vous, d'être séparés l'un de l'autre, alors que nous nous aimons, alors que nous sommes jeunes. Il nous plaît de vivre libres...

Dans le groupe de femmes, des rires montèrent, une réprobation salua les paroles de la Sauvage. Elle entendit, et vers ces femmes eut un geste terrible :

— Vous riez, vous vous indignez et vous êtes des mères, des femmes, des amoureuses ! Quelles esclaves, quelles chiennes rampantes êtes-vous donc, vous qui voyez partir tranquillement ceux que vous prétendez aimer ? On vous les prend à vingt ans, alors qu'ils sont forts et aimants et vous ne criez pas. Vous ne vous dressez pas contre cet usage abominable. Vous en êtes heureuses plutôt, inconscientes. Vous ne savez donc pas qu'on les dresse contre vous ? Votre révolte pourrait peut-être mettre un terme à cette abomination et vous vous dressez contre celles qui se révoltent. Vous êtes les chiens qui crèvent devant la table mise et aboient contre l'intrus qui veut s'y installer...

Béantes, les commères écoutaient la grande fille et une inquiétude passait sur leur face molle et résignée... Mais les gen-

darmes remis de leur surprise s'apprêtaient à repousser la Sauvage lorsque Jean Lecam arriva tranquillement vers la porte. Il avait pris la main de la jeune femme et, la voix calme, il dit :

— Retire-toi. Les gendarmes sont plus forts que nous. On obéit à la force. A bientôt, mon amie...

— Soit, dit elle. Les murs des casernes ne sont pas infranchissables et la terre est grande. A bientôt. Anna MARÉ.

SYNDICAT ET LIBERTÉ

Ouvrier, toi qui le matin, bien souvent avant l'aube, te rends insoucieusement à ton usine, dans ton champs, pour retirer, au prix de combien de souffrances, le pain pour les tiens, comment vis-tu ?... Pourquoi vis-tu ?... Quel est ton but ?...

Comment tu vis, beaucoup le savent. Heureux tu le crois, lorsque le soir, la nuit tombée, tu trouves dans ta chaumière ou dans ta mansarde le pain et la pomme de terre arrosés d'eau ou de mauvaise piquette.

Pourquoi tu vis ?... Tu aurais dû le comprendre. Ton dur labeur n'est rémunérateur que pour le ventre de ton maître et l'entretien de ses plaisirs désordonnés et souvent profanes.

Ton but, travailleur, sera, en te sacrifiant toute la vie pour le « maître » l'obtention d'un billet d'entrée, pour finir les jours que tu as cru imprégnés d'égalité — combien limitée — dans un antre, dans une maison qui paraît hospitalière et qui se nomme hôpital.

Tu le veux ainsi, ouvrier, tu le veux aussi, paysan. As-tu quelquefois réfléchi ? Non, n'est-ce pas ?...

Tu acceptes toutes les obligations que t'impose ton maître, tu acceptes toutes les servitudes parfois humiliantes de celui qui te traite en esclave... Pourtant tu devrais comprendre l'avilissement, la torpeur dont ton cerveau est atrophié, et dans lesquels tu grouilles depuis de longues années, et cela par ta volonté.

Si, par exception, tu résistes un jour à ses ordres, si, pour améliorer ton sort et celui des tiens, tu quittes l'atelier, imposant à ton tour une obligation à ton patron, tu as alors pu voir, ouvrier, qu'il est la main qui frappe, comme la voix qui ordonne, et qu'il ne permet pas de rébellion... Tu as pu voir également qu'il est le détenteur de la force : l'Armée, la Loi, comme toi, sont ses esclaves, créés uniquement pour son service.

Et si, tenaillé par la faim, tu laisses échapper une protestation ; si tu te livres à une manifestation pourtant bien excusable, les fusils te mitraillent, les portes des prisons se referment sur toi...

Et tu acceptes pourtant tout cela, tu souffres les privations sans nombre, le joug de celui qui te crève et que tu engraisse, tu souffres, chose pire, le déshonneur de tes filles. Tu ne résistes même pas lorsqu'il t'interdit de te lier, de t'unir à ceux qui, comme toi, veulent lutter contre le démon, lorsque tu veux adhérer à un syndicat. Tu es coupable, tu ne veux pas être libre.

Est-ce là, vraiment, cette liberté dont tu t'honores depuis la chute de l'Empire ?... Cruelle erreur. Tu n'es pas libre, parce qu'il ne t'es pas permis de dire ce que tu penses... Tu es asservi, parce que tu dois obéissance au maître, et, volé, grevé, exploité par cette pieuvre qui t'anémie, t'appauvrit le sang et fait de toi un vieillard à la force de l'âge...

Ouvrier, résiste aux obligations de ceux qui t'ordonnent, le jour des élections, à verser dans l'urne ton bulletin d'esclavage, même s'il doit en découler un manque d'ouvrage. Par ton abstention, par ton rébellion contre son oppresseur, tu trouveras la vraie liberté.

Assez de lamentations superflues et supplications vaines, ne te courbes plus devant ce parasite qui t'enserme de plus en plus. Unis-toi aux miséreux, aux parias comme toi, organise-toi en syndicat et prépare contre le tyran un assaut formidable qui ébranlera les bases de son temple, déjà beaucoup endommagé par les prédécesseurs dans la lutte !...

Et toi, buveur de sueur et de sang, n'entends-tu pas gronder sur toi la tempête, n'entends-tu pas les cris haineux de ceux qui furent ta proie ? Tyran à l'âme ulcérée, tremble, le peuple s'inspirant de liberté, ton prestige va s'éteindre, ton trône se renverser, et ton heure dernière sonnera bientôt... L. GOSSE.

VICTIME DE PATRIE

La vie, cette grande lutte, fait chaque jour des victimes sans nombre. Hier, le hasard me mit en présence de l'une d'elles. Je vais essayer de rapporter ici cette anecdote vraie aussi fidèlement que possible.

Un homme âgé, dont je tairai le nom, m'emmena dans son réduit. — On y monte par un escalier moite à la rampe en bois vermoulu. — L'intérieur est en désordre et les meubles, recouverts de poussière, gisent sans ordre sur le pavé sale. Derrière la porte s'amoncellent de vieux bois de lit et de la porcelaine. — Le bon marché, le tout semble avoir été conservé comme une relique, prêt à évoquer le passé. — L'homme me tend un vieux banc et, s'asseyant lui-même, il entame la conversation.

— Enfin, me dit-il, ça me fait plaisir de conter l'histoire de ma vie. Elle est triste, je vous l'assure. Et si vous y tenez, je vais vous la résumer. J'ai d'abord servi pendant cinq ans mon pays et, en 1870, j'ai fait la campagne de bout en bout. J'ai eu un pied gelé, mais à cette époque-là j'étais jeune et en quittant le régiment, cela ne me faisant pas trop souffrir, je ne pensais pas aux conséquences funestes qui pourraient en résulter. — Ces conséquences sont venues il y a deux ans et on m'a coupé les doigts de pied. Maintenant, me voilà estropié pour le reste de ma vie. — J'ai fait de nombreuses démarches auprès du gouvernement pour obtenir une gratification qui m'aiderait à vivre, m'ôterait de la misère, mais on est resté sourd à mes demandes. Voilà pourtant ce que j'ai reçu ces temps derniers.

Il me tend une lettre de ministre adressée à un député où Son Excellence de la guerre exprimait tous ses regrets de ne pouvoir agir.

— C'est parce que je suis un révolté, clame-t-il, qu'ils me méprisent tous, me repoussent.

Il se calme un peu et jetant son regard autour de lui, sur ses vieux meubles épars, il se redresse et, la voix entrecoupée par les sanglots, il me conte ses autres malheurs.

— J'avais une fille et un fils. Louise avait seize ans. Elle était jolie, douce, travailleuse. Elle remplaçait sa pauvre mère défunte et s'occupait du ménage. Le soir, quand je rentrais de l'atelier avec Paul, mon fils, tout était en ordre et le dîner toujours prêt... Oh ! elle était si précieuse !... Hélas ! elle devait mal tourner et, un beau soir, je trouvais la cage vide, elle était partie... J'ai appris depuis qu'un officier l'avait enjôlée et rejetée ensuite sur le pavé. Je recevais, quelques mois après, une lettre m'avisant de son décès dans un hôpital. Elle avait glissé dans le vice et de mal en pis une maladie féroce l'avait terrassée...

Lui, mon fils Paul, était un travailleur rangé. Mon affection se reportait alors toute sur lui. Je l'aimais d'un double amour. C'était ma consolation. Mais vient la conscription et le régiment me le prend. Il s'en va dans un régiment de la région et, au bout de vingt-deux mois, monsieur... on me le renvoie à moitié mort, sortant de l'hôpital, atteint d'une bronchite très grave. Je fus obligé d'aller le chercher à la gare avec une voiture, mais je le ramenais chez moi et, pendant six mois, je le disputais à la mort. Hélas ! cette dernière plus forte et trop cruelle me l'a emporté.

Il s'arrête, les yeux rouges, corrodés par les larmes, regardant fixement les vieux bois du lit démonté et gisant derrière la porte :

— C'est le lit de mon fils, j'ai voulu le garder comme une relique...

Puis, peu à peu, sa figure s'illumine et tout cassé, brisé, rompu, il s'affale sur le pavé. Je le retiens avec peine tandis que dans un effort terrible, il s'écrie, plein de rage :

— Ils m'ont pris ma fille, tué mon fils et moi, ils m'ont estropié...

Puis il se relève et avec force cette fois-ci, devenu plus fort que le mal, surmontant toutes ses douleurs il continue, la voix grave :

— Ils nous disent encore d'aimer leur patrie, de la défendre ! Ah ! je sais ce que c'est moi ; j'ai lutté, j'ai souffert, j'ai servi pendant cinq ans ; j'ai fait la campagne de 70, aujourd'hui j'en reste avec une seule jambe valide et pour toute récompense ils me tuent mon fils, mon pauvre fils... Et ma fille n'est-elle pas aussi une de leurs victimes... Ils me l'ont volée, corrompue... Non, non, je ne suis plus patriote et ces farceurs qui nous parlent d'honneur, de patrie, je

les hais tous...

Il s'arrête pour respirer un peu. Ses yeux à présent sont secs, sa voix s'est raffermie. De son poing encore solide, il martelait violemment l'espace et, comme grisé par ses propres paroles, il jetait le trop plein de son âme, se soulageant ainsi d'un poids lourd, insupportable.

— Ah ! si j'avais rampé à leurs genoux, si je leur avais fait des bassesses, des platitudes, si je leur avais servi de valet, de mouchard pour les élections, ils m'auraient peut-être récompensé, mais comme j'ai voulu garder mon indépendance, ma liberté d'action, ils m'ont repoussé, m'ont acculé dans le malheur !

— La voilà ma patrie, à moi, c'est ce taudis infect et sans air, ces vieux meubles hors d'usage me rappelant ma vie pleine de deuils, de tortures, de douleurs, d'injustices...

Il me regarde un instant et tombe sur son vieux tabouret tout dépaillé... Maintenant il se désespère, crie, crispe ses doigts nerveux sur sa tête blanche. J'essaie de le consoler, c'est peine perdue. Ce pauvre frère habitué à vivre avec sa douleur en est devenu jaloux et il me fait signe qu'il veut à présent rester seul.

Je redescends l'escalier moite et sale, en m'aidant de la rampe crasseuse et vermouluée et au dehors, poursuivi par la vision de cette victime de patrie, je marche la tête basse, rouge de colère...

Sur un mur se voyait encore les traces d'une affiche de la Confédération générale du travail : « Guerre à la guerre ». Alors, je ne puis avoir que de l'admiration pour ces courageux citoyens qui, résolument, énergiquement, ont mené et mènent campagne contre ces patriotes-vautours, qui font fortune de la misère des humbles, mettent à leur profit leurs douleurs, spéculent sur tout, même sur la vie des hommes.

HERGÉ.

LA VIE

Ainé de six, sa jeunesse fut bien malheureuse ; à 12 ans, il perdit son père, d'un accident de machine ; sa mère, pauvre femme sans instruction, fut vite bernée et toucha, pour toute indemnité, 200 francs, qui furent vite engloutis par une maladie que contracta sa plus jeune sœur.

Ce fut, jusqu'à 20 ans, la misère noire, et lorsque cet enfant, devenu homme, commença à porter de bonnes quinzaines, l'Etat qui, jusqu'alors, n'avait jamais songé à lui y pensa ; et, quoiqu'il fût malingre, toute son existence passée dans les privations l'ayant anémié, et une toux persistante qui ne disait rien de bon, le major avait dit : bon pour le service, cela suffisait, il devait bien se porter.

Le départ fut un déchirement bien cruel, la mère voyait partir celui qui avait remplacé le père, que voulait-on qu'elle fasse avec ses quatre filles et son garçon de 15 ans, qui gagnait à peine quelque sous ; enfin, résignée par le malheur, elle lui fit les recommandations d'usage.

Au régiment, Pierre était sobre, il songeait à eux, il voyait la misère revenue comme aux temps cruels et lui ne pouvait rien faire, il sentait bien qu'il n'en sortirait pas, parbleu ; à bien penser, il n'était pas malheureux, nourriture passable, il n'était pas habitué aux bons mets.

Un an était passé, il comptait les jours et voyait luire la délivrance, mais il avait compté sans un caporal qui l'avait pris en grippe, deux jours lui furent vite collés, avec motif salé : « avoir fait un geste menaçant ayant été commandé de corvée. »

A partir de ce jour, il fut harcelé, — je n'insiste pas sur les faits, tout le monde les connaît ; — plus tard, il se vit octroyer cinq ans, pour avoir lancé son képi à la tête d'un sergent qui l'embêtait.

Alors, il vit sa mère abandonnée, cependant que ses frères et sœurs, plongés dans la misère, mauvaise conseillère, pouvaient mal tourner. Il vit rouge, et se souvint que le caporal était celui qui avait monté le coup au sergent, et tous ces gradés du conseil le condamnaient sans s'occuper si c'était juste ou injuste, il se révolta, il voulut se venger.

Ce fut terrible ! Parvenu à trouver des balles, se débrouillant pour avoir un fusil complet ; pendant qu'il faisait le peloton, ils étaient là, devant lui, assemblés, après le rapport, au moins une vingtaine ; son magasin était chargé, jusqu'à la dernière balle, il tira et fit une hécatombe de

gradés, ses collègues n'ayant pas eu le temps d'intervenir ou ne voulant pas. Lorsqu'on voulut l'arrêter, il fonça baïonnette au canon et put sortir malgré la sentinelle et le poste.

Aujourd'hui, il est mort, non d'une balle mais de maladie.

Pensez à ceci, jeunes soldats.

SIMPLICISSIMUS.

Mélanges et Documents

N'êtes-vous pas un voleur, vous qui rendez propre à vous seul ce que vous avez reçu pour le répandre et le distribuer? Si l'on appelle voleur celui qui d robe un habitement, doit-on donner un autre nom à celui qui, pouvant sans se nuire habiller un homme qui est tout nu, le laisse pourtant tout nu?

Vous me direz: A qui ai-je fait tort, si je retiens et conserve ce qui est à moi? Et moi je vous demande quelles sont les choses que vous dites être à vous? Vous faites comme un homme qui, étant dans l'amphithéâtre, et s'étant hâté de prendre les places que les autres pouvaient prendre, les voudrait tous empêcher d'entrer, appliquant à son seul usage ce qui est là pour l'usage de tous. C'est ainsi que font les riches; et s'étant mis les premiers en possession des choses communes, s'en étant emparés, ils les transforment en propriétés particulières.

Fénelon: « Les riches ne sont que les dépositaires des possessions qui appartiennent à tout le genre humain. Les hommes naissent tous citoyens de l'univers, enfants d'une même famille; ils ont tous un droit inhérent et naturel à tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance. Les riches se sont emparés de tout; rien ne me reste. Je rentre dans mon droit naturel; et je veux me saisir de ce qui m'appartient par la nature. Le droit héréditaire des terres est une chimère. Nos ancêtres ne pouvaient pas transférer aux autres, sans mon consentement, un droit qui anéantit mon droit inhérent et naturel. »

SAINT BAZILE LE GRAND

* *

On appelle législateurs, des hommes qui font des règles pour les autres et des exceptions pour eux-mêmes.

* *

Toute révolution qui n'a pas pour but d'améliorer le sort du peuple n'est qu'un crime remplaçant un autre crime.

ROBESPIERRE.

CHRONIQUE LOCALE

Bravo Chénieux

C'était à prévoir. La salle des Conférences vient une fois de plus de nous être refusée pour la conférence que doit faire — et que fera maigré tout — Paraf-Javal.

Pendant qu'elle est au pouvoir, la bande Chénieux-Dantony veut montrer à sa classe qu'elle est bien digne d'elle.

Et puis croyez-vous, camarades, que cette manière d'agir retardera d'un jour celui où les Chénieux se traîneront à genoux à nos pieds, implorant grâce? Non, point du tout, au contraire. Ces agissements hâteront la fin de tout un régime à qui nous ne pardonnerons pas plus qu'à ceux qui le soutiennent.

Au fumier tout cela!

Ah! si les socialistes, au lieu de s'être évertués à faire des électeurs avaient fait des révolutionnaires, nul doute que nous ne subissions plus le joug du tsarisme Chénieuxard pas plus que tout autre d'ailleurs.

Ce que n'ont pas fait les socialistes, il nous le faut faire. Malgré l'aridité de la tâche nous y parviendrons.

Ultérieurement nous donnerons, par voie d'affiches, le nom de la salle et le jour où aura lieu la conférence de Paraf-Javal.

Ne désarmons pas!

Ça y est. Le conseil municipal vient de fermer la Bourse du travail. Je dis « fermer », malgré que nos édiles n'aient pas eu le courage de se prononcer librement et selon leur pensée, parce que les syndicats adhérents ne commettront pas la lâcheté d'accepter un règlement aussi idiot que ceux qui l'ont conçu. Non! ce serait faire injure à nos camarades de croire un seul instant qu'ils s'inclineront devant les résolutions venimeuses de la bourgeoisie.

Ce qui se passe à l'heure actuelle est nouveau pour Limoges. Il ne faut pas, néanmoins, s'en émouvoir profondément. Les représentants du haut patronat sont en train

de forger des armes pour leur propre compte. Le résultat de leur sentence jésuitique sera autre que celui qu'ils en attendent.

En effet, qu'est-il advenu dans les autres villes qui ont subi le même sort?

Ceci: c'est que les Bourses du travail ont récolté un regain d'activité en même temps qu'une éclosion de militants restés jusque-là dans l'ombre, et, ce faisant, peu de jours après, les associations ouvrières reprenaient leur vie normale dans un autre immeuble au grand désappointement de ceux qui voulaient les abattre.

C'est ce qui arrivera ici. A côté de la Bourse (?) municipale, caverne de mouchards à la solde de l'hôtel de ville, créons une Bourse du travail indépendante qui saura continuer à gérer elle-même les intérêts ouvriers qui sont sa raison d'être, emploiera son argent comme bon lui semblera et multipliera sa propagande incessante pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, dont les repus ne voudraient plus entendre parler.

On nous attaque, on veut nous tuer; acceptons la lutte. Mais pour cela, il faut du courage et de l'abnégation; que tous les syndiqués se transforment en propagandistes acharnés; qu'ils travaillent, en un mot, à l'édification de ce qui nous est indispensable, et bientôt nous pourrions nous dresser fièrement en face de tous nos ennemis.

A l'œuvre, camarades! Pas un moment à perdre.

Ne désarmons pas!

La Bourse du travail de Limoges n'est pas encore morte.

Raoul LAFOND.

Un Troisième

Après Desbordes et Pilulard, voilà P. Marchadier qui occupe une grande colonne du socialiste pour ne rien dire. Cependant si.

Il soupçonne mon nom et comme ses bons amis sus-cités il voudrait que je le divulguât.

Hélas! j'aurai peut-être satisfait à ces désirs si je n'avais appris, sans trop de surprise, qu'un de nos militants, dénoncé à son patron par des socialistes, ses collègues, et travaillant avec lui, était sur le point d'être renvoyé. Ce militant est pourtant père de famille et a besoin de vivre ainsi que faire vivre les siens.

Je suis dans ce dernier cas. Autant que possible je retarderai de me trouver dans le premier. Cela aura aussi l'avantage de reculer encore de quelque temps l'infamie de certains socialistes.

Puis je prétends que mon nom révélé n'ajoutera ni ne retirera rien de ce que j'ai écrit sur ce journal.

A mes adversaires de prouver que j'ai dit des mensonges. C'est ce qu'ils ne pourront pas faire.

SOUVARINE.

Plus fort que Penot

M. Jaby, du Sillon limousin, assistait à une conférence où Sébastien Faure malmenait l'idée de patrie. Naturellement, M. Jaby, afin d'écraser le conférencier, jugea prudent de se taire.

Il y a près de deux ans que ces faits se passèrent, et alors notre Jaby ayant eu le temps de réfléchir, est allé à Saint-Yrieix écraser, non point Faure, mais ses arguments.

Il n'a pas eu de peine à ce faire, Faure se trouvant à plusieurs centaines de kilomètres de Jaby.

Gageons que si Faure revenait, nul Jaby ne se présenterait pour objecter quelque chose. Dame, c'est qu'on est courageux au Sillon.

Pends toi Henr...y.

Procédés de Ressaiguier

C'est pour s'être refusé à accorder la permission à deux de ses ouvriers délégués à un congrès qu'il y a quelques années les ouvriers de Ressaiguier, de Carmaux, se mirent en grève.

A cette époque, je me souviens que certain administrateur actuel de l'Union qui alors était un de mes bons amis, protestait avec véhémence, c'était d'ailleurs le cas de tous ceux qui se targuaient d'être socialistes ou anarchistes. Aujourd'hui les temps sont changés. Il est des socialistes qui, parce qu'ils sont administrateurs d'une société coopérative, s'imaginent pouvoir user de procédés qui répugneraient à bon nombre de patrons. C'est ainsi que

deux délégués au congrès d'Amiens, Gailard et Rougerie, employés à la Société coopérative, se sont vu refuser la permission qu'ils sollicitaient auprès du conseil d'administration pour accomplir la mission que leur avaient confiée les membres de la Bourse du travail.

Je n'étonnerai personne en disant que la plupart des administrateurs en question se flattent d'être socialistes.

Le Courrier du Centre a applaudi à l'acte commis par ces Ressaiguier

Ces Sous-Ressaiguier ne sont rien moins que des canailles.

Pierre LARUE.

Prose à Penot

Lu sur le Populaire du Centre

« ANARCHISTES POURSUIVIS »

« Au cours d'une réunion tenue à Saint-Léonard, les compagnons Beure et Libertad, ayant malmené le commissaire de police de cette ville, ce dernier a déposé une plainte au parquet de Limoges. »

« Beure a déjà subi un interrogatoire. Sur commission rogatoire du parquet de Limoges, M. Bourdeaux, juge d'instruction à Paris, a interrogé l'anarchiste Libertad, qui est inculpé d'outrages à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Ce dernier a nié d'ailleurs avec énergie et le juge, étant donné le défaut de précision suffisante des termes de la commission rogatoire, a dû se borner à enregistrer ces dénégations. »

Quoique non signée, nous sommes convaincus que nul autre que Penot n'est capable de pareille prose.

Nous avons souligné des phrases afin que Penot (nos lecteurs ou ceux du Populaire l'ont déjà constaté) comprenne qu'inconsciemment (nous voulons le croire), fait œuvre de délateur intéressé, puisqu'il affirme que Beure et Libertad ont malmené le commissaire de police de Saint-Léonard quand plus bas il dit que Libertad a nié énergiquement.

Selon Penot, malgré les dénégations de Libertad, ce dernier aurait quand même malmené le commissaire en question.

Espérons que Penot sera appelé par le ministère public; il lui sera un précieux appui. Nous connaissons aussi d'autres socialistes qui seraient contents de la condamnation de nos amis.

Que Neury se le dise.

Au Conscrits

Passant l'autre jour place d'Aine, je vis un immense troupeau de bœufs qui se dirigeaient vers l'abattoir, seuls trois ou quatre bouchers suffisaient pour conduire et je ne pouvais m'empêcher de penser que si un seul de ces bœufs, avait dans son cerveau obtus une lueur d'intelligence, il aurait vite fait de disperser ses gardiens, encore que ses semblables n'auraient pas manqué d'en profiter pour prendre la liberté.

Dimanche, j'étais à la gare et je vis un troupeau d'individus qui s'embarquaient d'eux-mêmes pour l'abattoir qu'on appelle caserne, et je faisais de tristes réflexions, quoi! tous ces jeunes gens, pleins de santé et de force, s'en allaient bénévolement apprendre le métier qui consiste à tuer le plus vite et le moins dangereusement ses frères, qu'ils soient de l'autre côté de la frontière (bourgeoisement parlant) ou qu'ils soient d'ici; qu'importe, l'abrutissement viendra vite et nulle hésitation ne viendra les empêcher de commettre le crime fratricide auquel on va les habituer.

Pauvre humanité, quand donc comprendras-tu que c'est bien suffisant que la mort vienne naturellement sans venir brusquer le dévouement à ceux qui ne demandent qu'à vivre.

Songez, jeunes conscrits, que, si vous le vouliez, étant le nombre et bien armés, vous pourriez nous débarrasser de cette gangrène qui nous ronge la plus grande partie de notre vie, j'ai dit l'armée.

Mais non, vous faites et ferez comme ce troupeau de bœufs, docilement vous vous ferez conduire vers les champs de grèves et là vous accomplirez brutalement votre travail de mort.

SIMPLICISSIMUS.

Aux Membres de la Société Coopérative l'Union de Limoges

L'article 70 du règlement de la société dit que les décisions des assemblées générales, légalement convoquées, ont force de loi.

Nous, sociétaires, sommes obligés de res-

pecter ledit règlement. Mais l'administration qui devrait montrer l'exemple viole, à chaque fois, les décisions prises dans ces assemblées.

Lorsqu'un sociétaire veut protester contre cette façon d'agir, immédiatement l'on dit « c'est un mauvais coopérateur, il cherche à faire tomber la société. »

Eh bien! que les badauds continuent à jeter l'anathème aux clameurs de vérités, je continuerai à user de l'hospitalité de L'Ordre pour crier à l'injustice chaque fois qu'il y aura lieu et mettre nos co sociétaires en garde contre certains abus.

Vous souvenez-vous. Il y a quelque temps, fut voté 50,000 francs pour faire construire la succursale n° 2? L'administration aurait dû se soumettre à cette décision, il n'en fut pas ainsi. C'est 300,000 francs qui furent dépensés pour faire construire ce beau château où logent... des marchandises éparpillées, tandis que des coopérateurs logent dans des taudis, mal aérés, insalubres. Ne devons-nous pas être fiers en passant devant ce palais et pouvant dire:

— Ça, mais c'est à nous! Voyez comme toutes les règles de l'hygiène sont bien observées: chauffage à la vapeur, éclairage à l'électricité, un très beau belvédère où l'on peut se promener et respirer la fraîcheur du soir.

Tu dois être fier, bon coopérateur, d'avoir laissé un 3/0 sur tes bénéfices pour cette belle construction dont toi, le propriétaire, tu ne te serviras jamais.

Je disais qu'une décision avait été prise, que, lorsque l'on voudrait faire de nouvelles constructions, il fallait demander avis aux sociétaires réunis en assemblée générale. Il n'en est plus ainsi, nous avons le grand château, il nous faut un chalet.

J'apprends, à l'instant, que les plans sont déjà faits; je vais vous faire la description de ce nouvel édifice qui servira exclusivement à abriter notre chef de chantier.

Le chalet sera placé aux docks, la façade chemin du Mas-Loubier, près le portail. La construction sera en pierre de taille et en moellon, les joints cimentés. Au rez-de-chaussée, un vestibule, une cuisine et une salle à manger. Au-dessous de la cuisine, une cave de trois mètres carrés. Pour conduire au premier, un escalier en chêne avec rampe en fer.

Oui! ma chère, rien que ça de luxe, et, enfin, au premier, un salon et une chambre à coucher. Il paraît que pour 8,000 francs nous aurons ça, sans compter probablement les imprévus.

Avec ça, le mur de soutènement de la rue Bobillot qui coûtera environ 17,000 francs. (Vous voyez, chers coopérateurs, que nous avons du pain sur la planche.)

A ceci, que devons-nous faire? Nous devons dire à l'administration: Halte-là, nous ne voulons pas de telles décisions sans que vous preniez notre avis à nous, sociétaires; nous voulons bien vous laisser faire ce qui est nécessaire pour l'intérêt de la société, mais tant qu'au chalet, pour loger à l'œil le chef de chantier, nous protestons énergiquement. Qu'il fasse comme nous, qu'il loge ailleurs, nous avons au chantier un corps de garde. Qu'on y mette un veilleur de nuit et cela est suffisant. Si nous laissons créer ce précédent, il n'y a pas de raison que l'on en fasse pas autant à tous les chefs de service; ils sont sept. Alors, vous voyez, nous aurons bientôt tout un village Suisse à créer.

Malheureux pères de famille, malheureuses veuves qui êtes obligés de loger dans des taudis à 60 francs par an, ne protestez-vous pas contre les faits que je vous signale?

UN COOPÉRATEUR, AMI DE LA JUSTICE.

Exploits de Brutes

D'après la « bonne presse », le régiment est une école non seulement d'instruction militaire mais encore, de civisme, d'honneur, de moralisation, ainsi que de civilisation.

Or, le fait qui suit, à l'appui de bien d'autres, montrera ce qu'il faut penser de ces allégations.

Mardi soir 1^{er} octobre, un pauvre vieillard, âgé de 65 ans, rentrant à son domicile (asile Chastaing), passant place de la République, fut, sans aucune provocation de sa part, soudainement attaqué par quatre sous-officiers qui le rouèrent de coups et... se sauvèrent.

Voilà, dans toute sa beauté, le résultat d'années d'école régimentaire.

Quand donc la culture de cette institution de hébauche et de banditisme?

Vive l'Armée!

On est toujours le « catastrophique » de quelqu'un.

Pour le congelé Chabrouillaud, Presse-mane est un écerelé.

Pour l'attédi Pressemane, nous exposons des théories dangereuses visant l'armée.

C'est entendu, Pressemane. Lorsqu'en face du peuple marcheront des soldats abêtis et ivres, (les conscients n'auront qu'à ne pas marcher); sur leur passage, au lieu de dresser des barricades et d'éventrer des fûts de pétrole, nos plus beaux jeunes hommes joueront du luth, cependant que des vierges nubiles répandront des parfums.

PÉTRONE.

Octroi et Camelots

Qui de nous n'a vu, au moment des foires et des grands marchés, souvent même les autres jours de la semaine, cette multitude de camelots venant sur les places publiques débiter leurs différents produits ?

Qu'ils soient de la ville même ou simplement de passage, ils n'en sont pas moins intéressants; ce sont des ouvriers comme vous, plus libres toutefois, en ce sens qu'ils sont indépendants, mais obligés de travailler pour gagner de quoi suffire aux besoins journaliers.

Quels boniments ne racontent-ils pas pour réunir autour d'eux une foule compacte qu'ils essaieront de convaincre ensuite afin d'écouler leur marchandise ?

Chacun son métier, n'est-ce pas ?

Mais, de cette foule présente à la première vente, se détacheront deux gabelous à l'air sévère dont l'un d'eux va encaisser une partie de la recette. Bonne ou mauvaise peu importe, il faut déboursier le droit de place. Et voilà où se dévoile tout l'odieux du rôle de ces fonctionnaires municipaux. Faire payer (le prix en est toujours fabuleux) avant que le camelot ait complètement achevé sa tâche !

— Ils ont une mission à remplir, me direz-vous.

C'est possible; eux ne sont que les instruments de l'administration qui les fait agir et cela est une honte, car la poigne s'abat toujours très durement sur cette profession et ce sont encore les petits, les tout petits qui en souffrent le plus.

Le jour où les travailleurs organisés syndicalement dans les Bourses du travail, Fédérations et Confédération, ne formeront plus qu'un bloc décidé à marcher, suivis en même temps par tous ceux qui sont victimes des iniquités sociales, la démolition de cette institution qu'est l'octroi et... tant d'autres, ne sera plus qu'une question de temps et de précision.

Henri DUCLAIR.

Ils ont copié!

Les esprits peu scrutateurs sont enclins d'accepter a priori toutes choses dites, ou écrites avec une assurance telle qu'elles donnent parfois l'aspect de la sincérité et de la vérité à de véritables calembredaines.

Ainsi, l'organe *L'Union de Limoges* tresse

une couronne aux vingt-huit tisserands de Rochdale qui fondèrent, en 1844, la première coopérative.

Il donne tout au long le manifeste fameux dont je tiens à citer quelques passages, afin de mettre en parallèle l'objet de l'admiration et les actes du conseil actuel de l'Union :

« Acheter ou construire des maisons pour ceux de ses membres qui le désireront, s'aider mutuellement pour améliorer les conditions de vie domestique et sociale;

» Entreprendre la fabrication des articles que la société jugera convenable de produire pour fournir du travail à ceux de ses membres qui seraient en état de chômage ou qui souffriraient d'une réduction continue du salaire;

» Acheter ou affermer des terres qui seraient cultivées par ses membres sans travail ou dont le salaire serait insuffisant;

» Sitôt qu'il sera possible, la société procédera à l'organisation de la production, de la distribution et de l'éducation, dans son sein ou par ses propres moyens, ou, en d'autres termes, elle se constituera en colonie autonome et indigène où tous les intérêts seront mis en commun. »

L'œuvre de 1844 était digne d'intérêt, mais nous devons constater qu'au lieu de s'élever vers un idéal plus haut, la coopération est descendue bien au-dessous de ces sentiments humanitaires. Les tisserands auraient honte de l'œuvre de nos coopérateurs modernes.

Cependant, le rédacteur unioniste voit les choses à un autre point de vue et sa plume trace avec assurance :

« Coopérateurs de l'Union, saluons les Equitables Pionniers de Rochdale, honorez leur œuvre, que nous avons su copier, et essayons de faire mieux, si possible; soyons au moins de notre temps. »

Est-ce pour copier que l'Union a fait ériger un palais (salles à manger, à coucher, cabinet à toilette, salle de bains, etc.), avenue de Poitiers. Nous sommes loin des habitations ouvrières. Je doute que même un... boulanger puisse s'offrir ce confortable.

Au lieu de fabriquer les articles pouvant fournir du travail à ceux de ses membres qui seraient en état de chômage, l'Union fait une tombola de bienfaisance et adresse un appel éploré à ses fournisseurs pour qu'ils prennent en pitié ses sociétaires dans le besoin. Cela n'empêchera pas qu'au trimestre, on lira : « Bénéfice net : 200.000 francs » et que chaque coopérateur humanitaire empochera son tant pour cent, sans se soucier des sociétaires dans le besoin.

Où encore, lorsque les employés demanderont un peu plus de bien-être, un salaire plus élevé, un conseil répondra : « Nous accepterons si les autres patrons acceptent... » Cela s'appelle « faire mieux », « être de son temps », « ouvrir la marche au progrès. »

Si deux employés ne se croyant pas les esclaves du travail demandent une permission pour accomplir une mission confiée

par leurs camarades, un conseil (non composé de patrons) se réunit pour délibérer sur une chose aussi grave et refuse cette permission.

Comment! voilà deux employés qui ne savent pas qu'ils sont les esclaves des fonctions qu'ils occupent? Ils ne songent pas que si on leur accordait une permission de huit jours, le tant pour cent pourrait subir une baisse! S'il venait à descendre de 10,50 à 10,45, le conseil n'aurait-il pas un énergique vote de blâme?

Cela, c'est de l'éducation de coopérateurs limousins.

Ils ont copié les tisserands de Rochdale! ? S'ils n'avaient pas copié, qu'est-ce qu'ils feraient?

LORJOT.

Ne riez pas!

A une réunion du conseil d'administration de l'Union, un administrateur demanda si le tailleur proposé pour occuper un emploi de son métier à la succursale 2 était capable de tenir convenablement cet emploi.

— Ah! j'espère que oui, répondit M. Rokossowski, c'est lui qui habille M. Couty.

Si les coopérateurs ne sont pas fixés sur le talent de l'ouvrier en question, ils n'ont qu'à aller voir comment est nippé l'homme-réclame Couty; ils seront satisfaits.

Selon ce talentueux administrateur, il est probable que tous les sociétaires de l'Union doivent se soumettre aux goûts et coutumes de M. Couty.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CORRÈZE

BRIVE. — Heureux Brivistes!... — Ah! oui, ils sont heureux les habitants de Brive! doublement heureux! Eh, ma foi, il y a de quoi! Ils possèdent: une caserne, trois monuments, un séminaire, une sous-préfecture, et enfin, ce qui est meilleur, une municipalité radicale-socialiste. Ils n'ont cette dernière que depuis quelques mois seulement. Celle d'avant était composée de calotins. Elle fut renversée à la suite des élections législatives, où l'on constata les tendances radicales des électeurs. D'ailleurs, les ouvriers se dirent: Pouah! une municipalité progressiste! C'est honteux pour une ville comme Brive!... Parlez-nous des radicaux-socialistes! Ceux-là, au moins, sont pour les ouvriers!... Et vite ils en nommèrent une.

Mais ces « amis des ouvriers » étaient, tout comme les progressistes, de gros bourgeois. Qu'importe! Ils ont l'étiquette radicale-socialiste et cela suffit aux électeurs.

Dans leur programme, on voyait figurer beaucoup de travaux, naturellement! Notamment la Bourse du travail (ce qui, entre parenthèses, ne serait pas de trop!)

Le colon du 14^e loge dans un somptueux palais sur les boulevards. Mais une grange pour les ouvriers, c'est bien suffisant!

Dans cette municipalité « homogène! » se trouvent deux ou trois conseillers, amis des raticheux. Mais ceux-là, on les a conservés pour la controverse.

Tenez, dernièrement, j'assistais à une séance de cette assemblée communale (pas communiste!) On discutait le budget de la ville de Brive pour 1907. La discussion était orageuse. La galerie applaudissait aux élucubrations que débitaient deux bons bourgeois d'opinions différencées: l'un est progressiste, l'autre radical. Comme ces deux Messieurs s'en veulent « à mort » (?) ils se lançaient, parfois, des épithètes de style boulevardier.

Enfin, la séance se termina et le bon populo s'écoula de la salle. Chacun discutait les mérites de celui-là, les torts de celui-ci. Un tel est ami des ouvriers, un autre en est ennemi. Bref, un tas de... balivernes plus ou moins absurdes. Je restais assis sur un banc, seul, et ma foi, je ne me repends nullement de cela. Je vis le progressiste quitter son banc, aller vers le radical-socialiste, lui prendre la tête et la lui secouer en disant simplement: « Ah! le coquin!!! » J'en savais assez!... Et j'avoue que, de radical socialiste que j'étais, je devins anarchiste.

On dit que la municipalité actuelle sera remplacée aux prochaines élections par des socialistes. Est-ce possible? Il paraît que si cela arrivait, on ne paierait le pain que quatre sous la livre, au lieu de 20 centimes (prix actuel). Mais le bonheur serait tellement grand que je me refuse à y croire.

Attendons donc, heureux Brivistes!...

KELKUN.

COMMUNICATIONS

SAINT-JUNIEN. — Jeudi 18 octobre à 8 h. 1/2 du soir, au local de *Jeunesse syndicale*, causerie par F. Masbatin. Sujet traité: « Le Matérialisme ».

Pour tout le monde, entrée gratuite et sans formalité.

LIMOGES. — Groupe de propagande communiste-anarchiste, 28, faubourg de Paris. — Permanence tous les jeudis et samedis de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir, et les dimanches matin, de 10 heures à midi.

On y perçoit les abonnements à *L'Ordre*. Vente de journaux et brochures.

P. S. — Prière de n'envoyer aucune correspondance à cette adresse.

PETITE CORRESPONDANCE

— Le camarade Saint Drska a-t-il reçu livre et brochures ?

— *Kelkun, Brive.* — Aucun journal local n'a donné un compte rendu exact de la conférence Libertad. Nous n'en donnons aucun.

— *H. Zisly.* — J'expédie brochures avec présent numéro. Merci.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10

<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand fleau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle.....	» 10
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 05
<i>L'élection du maire de la commune</i> (farce électorale), par Léonard.....	» 10
<i>Entretien d'un philosophe avec la marchale de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 25
<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beauré.....	» 20
<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure.....	» 10
<i>En Communisme</i> , André Mounier.....	» 10
<i>Lettres de Pioupiou</i> , Fortuné Henry.....	» 10
<i>LA B C du Libertaire</i> , Lermine.....	» 10
<i>A bas les morts!</i> Ernest Girault.....	» 05
<i>Le militarisme</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N.....	» 05
<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier.....	» 05
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 05
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannel.....	» 10

<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughi.....	» 10
<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndical</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Au Lendemain de la grève générale</i>	» 20
<i>La Crosse en l'air</i>	» 05
<i>A bas le Czar! Vive la Révolution russe!</i>	» 05
<i>La Grève générale révolutionnaire</i>	» 20
<i>L'Etat: son rôle historique</i> , par Kropotkine.....	» 25
<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Emile Henry</i>	» 15
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot.....	» 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle.....	» 10
<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé.....	» 10
<i>Députés contre Electeurs</i> , par Gayvallet.....	» 10
<i>L'Education de demain</i> , par A. Loisant.....	» 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant.....	» 05

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

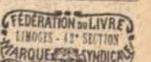
<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i>	» 75
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 85
<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault.....	» 3
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 3 25

CHANSONS

<i>Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles</i>	» 10
<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i>	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincoln</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! frères de misère, Les Affranchis</i>	» 10
<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant: André BOULESTEIX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9,